

CHAPITRE VI

L'ÉQUIVALENCE ET L'ALLUSION DANS LE MESSAGE

§ 230. L'équivalence participe de la même démarche que la modulation ; elle découle d'un changement de point de vue opéré par rapport à LD ; mais elle va beaucoup plus loin et quitte le domaine de la parole pour pénétrer dans celui de la langue. En effet, si l'on analyse les segments soumis à l'équivalence, on constate que la complexité de l'attitude de LD devant la situation est telle qu'on ne peut plus appliquer les opérations habituelles de la traduction ; l'équivalence, contrairement aux autres passages, s'impose du premier coup, une fois reconnue la valeur exacte du segment à traduire.

L'équivalence part donc de la situation et c'est là qu'il faut en chercher la solution en LD ; ce procédé permet de rendre compte d'une même situation en mettant en œuvre des moyens stylistiques et structuraux entièrement différents. Considérées sous cette forme figée, les équivalences pourront donc figurer dans des répertoires⁴⁰, sous des étiquettes variées : gallicismes, idiotismes, proverbes, phrases idiomatiques, etc. Nous verrons que nous pouvons élargir encore le domaine de l'équivalence, et que ces répertoires ne sont jamais complets de ce fait.

Toutes les équivalences participent au même processus de reconnaissance globale, basée sur une connaissance poussée des deux langues, abandonnant l'analyse des UT pour ne retenir que la situation. Par exemple, on traduira "Open to the public" par "Entrée libre", s'il s'agit d'un endroit que l'on peut visiter gratuitement, par "Visites organisées" dans le cas contraire. Il y a bien un rapport analytique entre les groupes "Open/Entrée" (transposition) et "to the public/libre" (modulation) ; mais il est plus simple de traiter "Open to the public" comme un segment non analysable, auquel peuvent corres-

(40) Voir en particulier Y.P. de Dony, *Léxico de Lenguaje Figurado* (Castellano, Français, English, Deutsch). Buenos Aires, Desclée de Brouwer, 1951.

pondre plusieurs segments LA également non analysables ; le choix entre ces segments dépend donc totalement de l'appréciation de la situation.

Autres exemples : "Take one", analysé en UT, donnerait : "Prenez-en un", qui est une traduction acceptable ; mais, sur une étiquette posée devant une pile de boîtes dans un grand magasin, on traduira par une équivalence : "Echantillon gratuit". "French keyboard", appliqué à une machine à écrire canadienne, au Canada, sera considéré comme un message analysable, comportant deux UT, et traduit par "clavier français" ; en Angleterre, cette phrase se rapportant à une machine à écrire française, sera considérée comme un tout, et rendue par l'équivalence "Clavier universel". Il en va de même de "French cleaning", qui se rend en France par "Nettoyage américain", "invisible mending : stoppage", etc.

§ 231 Une fois reconnu le caractère global d'un segment du message, il devient évident que toute traduction serait une surtraduction, et partant un contresens. Vouloir analyser la formule figée anglaise qui s'étale partout à l'époque des fêtes : "Greetings of the Season" aboutirait à un non-sens : "Compliments de la saison", malheureusement trop répandu au Canada. Si l'on considère au contraire cette phrase comme un tout, on recherchera des équivalents du type : "Meilleurs Vœux de...", "Bon Noël...", "Bonne Année", etc. Il faut d'ailleurs remarquer que la coutume voulant qu'on échange des cartes colorées et impersonnelles pour la Noël est d'introduction relativement récente en France : autrefois, on échangeait des cartes de visite, ou des lettres de nouvel an, qui comportaient des formules stéréotypées, sans doute, mais jamais aussi générales que la formule anglaise ci-dessus.

Pour explorer le domaine de l'équivalence, qui joue un rôle essentiel en traduction, nous nous servirons du principe directeur suivant : contrairement aux autres segments du message, qui font allusion à une situation que l'énoncé révèle progressivement à l'auditeur, les segments figés font allusion à une situation déjà connue, soit globalement, soit dans ses grands traits. Cette allusion est prosodique, dans ce sens qu'elle coiffe en quelque sorte l'ensemble d'un message, et s'oppose à l'analyse des unités qui le composent. La force de l'allusion est si grande qu'elle n'a pas besoin de marques linguistiques pour s'imposer. On le constatera en lisant les deux messages suivants : "Le canal apportait de l'eau à son moulin/cet argument apportait de l'eau à son moulin : the conduit brought water to his mill/this argu-

ment brought grist to his mill". Il importe donc d'examiner comment fonctionne le principe de l'allusion, qui nous paraît être le facteur décisif dans la reconnaissance des équivalences.

§ 232. L'allusion prestigieuse.

M. Galliot, dans une étude récente⁴¹, utilise les expressions "références flatteuses" et "allusions prestigieuses", pour caractériser les textes publicitaires qui exploitent la connaissance répandue dans le public de certains faits historiques, certaines valeurs culturelles et sociales, qui confèrent un éclat particulier au produit qu'on veut vendre.

Il est hors de doute qu'il s'agit bien là d'allusions, qu'il faudra rendre en traduction par des allusions équivalentes, ce qui ne laisse pas d'être très difficile à réaliser. En effet, ces allusions puisent tout naturellement dans un fonds national, et se prêtent mal à la transposition dans une autre culture. Par exemple, la ville d'Agen étant célèbre pour ses pruneaux, une affiche portant : AGEN, SES PRUNEUX indique clairement le renvoi à un fait bien connu de tous, et le possessif "ses" est la marque d'une supériorité indiscutée sur toutes les autres sortes de pruneaux. Un restaurant qui s'intitule "Au Petit Vatel" fait évidemment allusion au Grand Vatel, et cette attitude de fausse humilité explique l'emploi fréquent de l'adjectif "petit" dans les enseignes, titres, etc. Un vin qui demande au public de se "rallier à son postillon blanc" spéculé sur la célébrité des mots historiques d'Henri IV. Il est par contre peu probable que Vatel ou Henri IV puisse "passer" en traduction ; force nous sera de recourir à des équivalences.

On voit tout le parti qu'un auteur peut tirer du principe de l'allusion prestigieuse ; et c'est pourquoi la connaissance des allusions est une des tâches essentielles du traducteur, et s'acquiert par un contact journalier avec la culture et la civilisation reflétées dans LD. Avec l'équivalence, nous quittons définitivement le domaine structural pour entrer de plain-pied dans le domaine métalinguistique.

§ 233. Exemples d'allusions prestigieuses dans les deux langues : — en français. allusions au 14 juillet, au 4 septembre, à "l'homme

(41) M. Galliot, *Essai sur la langue de la réclame contemporaine*. Toulouse, Privat, 1955, pp. 151 et 169 sqq.

du 18 juin" ; "la fille aînée de l'Eglise" ; "la laïcité" ; "la ligne bleue des Vosges" ; "la poule au pot" ; "le vase de Soissons" ; etc. — en anglais, allusions à un éléphant (the GOP), "farflung outposts", "the playing fields of Eton", "the deep South", "no taxation without representation", "the Boston tea-party", etc.

Nous plaçons dans cette catégorie les appellations de rhétorique, qui existent en français comme en anglais (elegant variations) (a) La Ville Lumière (Paris), l'Empire chérifien (le Maroc), la Régence (la Tunisie, mais ce pourrait être aussi une allusion à Philippe d'Orléans), le Quai d'Orsay (le Ministère des affaires étrangères de France) (b) "the Granite City" (Aberdeen), "the Athens of the North" (Edimbourg), "the Court of St. James's" (the British Court), "a Bourbon" (a conservative), "the Brahmin caste" (a conservative class of New Englanders), "the Old Dominion" (Virginia), "Old Glory" (the national flag of the U.S.), "the Old Colony" (Massachusetts), etc.

Si les premiers exemples se passent tout naturellement de commentaires pour un public français, les exemples anglais ou américains peuvent poser de sérieux problèmes ; en effet, beaucoup de ces allusions risquent de passer inaperçues pour un public non prévenu ; il convient donc d'étudier d'abord les allusions qui possèdent des marques linguistiques (234), pour s'élever progressivement aux segments dépourvus de toute marque, relevant par conséquent exclusivement de la métalinguistique des deux langues.

§ 234. Les marques d'allusion ordinaire.

Le cas le plus simple d'allusion ressort à la fonction déictique de certains mots, qui ont précisément pour but d'attirer l'attention du lecteur sur tel ou tel passage de l'énoncé. On sait que l'adjectif "déictique" signifie "qui montre du doigt" ; on l'emploie en stylistique comparée pour désigner la forme particulière d'actualisation qui relie un mot à un endroit précis du contexte ou de la situation (cf. Bally, *LGLF* § 41, 60, 125, 358). Dans l'analyse des segments, on pourra présenter les déictiques par des flèches ; certaines pointeront vers un élément passé du message (←this), d'autres pointeront vers des éléments à venir (this→), et la traduction, tenant compte des flèches, sera correctement orientée vers les déictiques français correspondants.

Ces déictiques font généralement allusion à des faits particuliers, contenus dans le message tel qu'il se déroule sous les yeux du lecteur ; il n'est pas question d'allusion "prestigieuse", mais le mécanisme en

est le même. Il ne serait pas nécessaire de traiter ce sujet si la fonction déictique portait en anglais et en français sur des éléments de même nature ; mais tel n'est pas le cas. Soit le déictique anglais "the" ; non seulement il est plus déictique que le français "le", mais le sens du déictique anglais est orienté vers le passé : "←*The* balanced and integrated qualities which characterize French books (P. Hofer) : *Cet* équilibre, *cette* harmonie des parties qui caractérisent le livre français..." ; "←*The* din goes on all night (Hughes) : *Ce* vacarme se poursuit sans interruption toute la nuit..." (95). D'autres déictiques sont orientés vers le futur ; par exemple, "this/these" que l'on trouve fréquemment dans les textes publicitaires ou officiels : (1) "these pages are contributed by a group of patriotic citizens". (2) "This is the third article of a series of informative columns on modern air travel." (3) "This is an advertisement" (Variante : "This space has been paid for by XYZ"). Tous ces déictiques ne passent pas en français, langue plus statique et qui préfère dans ces cas un substantif, précédé parfois, il est vrai, d'un démonstratif atone : (1) "Communiqué" (ou : Inséré sur demande) avec comme signature : "Un groupe de citoyens conscients de leurs devoirs". (2) "A suivre" ou "Suite et fin", selon le cas. (3) "Annonce payée".

Le principe de l'allusion simple repose donc en anglais sur des déictiques qui, en français, seront souvent transposés ou étoffés par des substantifs (92).

"*All that*" (←) part of the map that we do not see before us is a blank (Hazlitt) : *Toute* partie de la carte que nous ne voyons pas à l'instant même n'existe pas pour nous."

"It was necessary, of course, to give *the* baking dish (mentionné ici pour la première fois) fairly thick walls : *Un* plat allant au four exige en effet des parois assez épaisses". (Il s'agit de la fabrication du pyrex.)

"All the chief tea-growing countries ship *tea* (déictique zéro) to the Port of London : Tous les principaux pays producteurs de thé expédient *ce produit* sur le port de Londres."

"There is no future in the country if *this* (←) is allowed to prevail : Avec un pareil (→) état d'esprit, le pays est voué à la stagnation." On notera ici l'étoffement du déictique, qui explicite l'allusion que l'anglais se contente d'esquisser par le démonstratif. C'est pourquoi la traduction de "This in itself presented a difficulty", déjà citée ailleurs : "Cette opération présentait déjà des difficultés..." devra tenir compte de l'allusion, et choisir un substantif d'étoffement en connaissance de cause : "Ce fait", "ce phénomène", "cette solution", etc. Il y a en fait autant de solutions possibles que de situations.

Dans ce dernier exemple, le "this" déictique jouait un rôle de charnière ; il ne faut pas s'en étonner, puisque nous avons dit que les charnières sont les articulations du message, orientant ses segments tantôt vers le passé, (rappel), tantôt vers le futur (traitement, terminaison). Vues sous cet angle, les charnières sont donc des marques d'allusion simple, au même titre que les déictiques.

§ 235. Les marques d'allusion prestigieuse :

Le cas de "this" nous servira de transition pour entamer l'étude des allusions renvoyant à des faits déjà connus du lecteur et qui ne sont donc pas explicités par le contexte. Nous sommes ici au niveau le moins élevé de l'allusion ; il peut s'agir d'un fait divers, connu de la population d'une ville pendant quelques heures et vite oublié. Le cas est typique au Canada ; peut-être sous l'influence du "this" anglais, beaucoup de journaux français utilisent en manchette CE, alors qu'aucune allusion explicite ne justifie un tel déictique :

CETTE SITUATION NE PEUT PAS DURER / CE GARÇONNET REMPORTE UN PRIX / CETTE DÉCISION BIEN ACCUEILLIE A OTTAWA / etc. On se rend compte que la présence d'un déictique de ce genre, en tête d'un article qu'on n'a pas encore lu, est ambiguë, pour ne pas dire plus⁴². Il fallait utiliser les tournures nominales, généralement réservées aux titres et manchettes : SITUATION QUI NE PEUT PAS DURER, ou SITUATION INTOLÉRABLE (suivant le cas) ; DÉCISION BIEN ACCUEILLIE A OTTAWA. Pour le deuxième exemple, on préférera l'article indéfini, puisqu'il est encore moins "probable" que l'allusion soit connue des lecteurs : UN GARÇONNET REMPORTE LE PRIX DE... (Il vaudrait mieux préciser tout de suite de quel prix il s'agit, autrement on parle dans le vide). Une analyse rapide des titres du *Figaro* du 30 mars 1956 montre que la majorité des titres sont du type nominal : l'allusion, si allusion il y a, est donc sous-entendue : FRAUDE SUR LE TRANSPORT DES VINS ; PRUDENCE SANS ALARMISME ; RENFORTS POUR L'ALGERIE, etc. L'article défini fait allusion à des faits normalement connus : L'INDE N'EST PAS NEUTRE... ; LES PARISIENS PARTENT NOMBREUX EN VACANCES ; LE TIBET ACCUEILLERAIT LES AMERICAINS. On notera que l'anglais, dans ces cas, n'aurait pas de déictique du tout : INDIA NOT NEUTRAL ; TIBET REPORTED TO WELCOME AMERICANS or

(42) Mais là aussi, le français évolue, et l'allusion prestigieuse peut se servir de ce déictique ; cf. la réclame "C'est une chaise Flambo !" (*Vendre*, octobre 1953, p. 994). Ici, l'image ou la photo ont suffi à expliciter le déictique.

TIBET EXTENDS WELCOME TO U.S., MONTREALERS SEEK MOUNTAIN RESORTS, etc.

On comprend donc que l'emploi de "this ←" pose pour le traducteur français de réelles difficultés : dans une dépêche de Londres (*Montreal Star*, 21 novembre 1956), le correspondant écrit (deuxième colonne) "This reporter was unable to find out yet whether...". Rien dans les paragraphes précédents ne faisait allusion à un reporter, sauf le nom inscrit en haut de l'article ; la référence est donc à comprendre comme s'appliquant à l'auteur du texte : "Je n'ai pas encore réussi à m'assurer que...". Autrement dit, dans le cas de l'allusion, il faudra en français expliciter et trouver de quoi il s'agit. Le cas de "this government" (mon gouvernement, le gouvernement britannique, le gouvernement canadien, etc.) est semblable et peut donner lieu à de multiples équivalences. Cf. également : "this island : les Iles britanniques" ; "in this country : en Angleterre, aux Etats-Unis, au Canada" ; "this country : la France, le Royaume-Uni", etc. On pourra vérifier ce fait en comptant la fréquence du mot "France" dans le discours d'un homme politique parlant à une tribune internationale ; au contraire, l'allusion directe à "the United Kingdom", "Canada", "the United States" dans un discours semblable prononcé par un Anglo-Saxon est relativement rare, alors qu'il se trouvera à peu près à coup sûr une allusion du type : "this ←".

L'allusion est plus directe avec la tournure "Your rapporteur", "Your Reviewer", "Your Committee", "Your Secretary", "Your Chairman" ; il faudra rendre ces tours par des substantifs étoffés. Cf. "en ma qualité de Secrétaire général", "en tant que Président", etc.

§ 236. Le comparatif comme marque d'allusion :

Le comparatif est normalement employé par l'anglais dès qu'il peut y avoir comparaison implicite entre deux notions. Cette tournure répugne apparemment au français, qui préfère la vision absolue à la vision comparative de l'anglais. Nous pouvons considérer que souvent ce comparatif est une marque d'allusion prestigieuse. Dans une affiche pour un hôtel de Nassau, on lit "It's warmer down there". Une affiche de compagnie aérienne : "It's quicker by plane". Le superlatif, que l'on trouve aussi, nous surprend moins, parce que le français l'emploie volontiers : "Scarborough, Perfect for the children : Scarborough, Sa plage" ; "Rhode Island, America's First Vacation Land :

(43) Voir J.-P. Vinay, "Vision comparative et vision absolue" *Journal des Traducteurs*, 1-3 (1956) : 59-63, et supra (113).

L'endroit rêvé pour vos vacances" ; "Smith Hotel, North Shore's Finest : La Perle de la Rive Nord" ; "More for your money by ship : Voyagez par mer, Profitez de la vie!"

§ 237. Autres marques anglaises et françaises :

Le cas possessif anglais est souvent utilisé dans les journaux (par exemple *TIME*) pour indiquer qu'un personnage représente une entité considérable, qu'un nom est bien connu dans une certaine région. "France's Pineau" ; "Miami's Lafayette" ; "General Electric's Smith" ; "Dewar's White Label" ; notons à propos du dernier exemple, que le français développe à l'heure actuelle un déictique absolument comparable : "Le Dôme ; Sa cuisine, Son bar". Cf. aussi "Vichy, Son casino" ; "Nadeau, Ses chaussures de sport" ; etc. De marque morphologique qu'il est normalement, l'adjectif possessif devient alors marque d'allusion prestigieuse. On notera un cas semblable en anglais : "Morgan for fine shoes" (ce qui revient à dire "famous for fine shoes"). Au contraire, il semble que le français n'ait pas encore d'équivalent pour "France's Pineau" : "M. Pineau, représentant de la France", "M. Pineau (France)", "le délégué de la France" (sans mentionner les noms, ceux-ci étant plus rarement employés en français qu'en anglais).

On notera que l'emploi de "son" pour rendre l'allusion prestigieuse est plus automatique, moins varié que les tournures anglaises correspondantes. La conception de textes publicitaires français, plus courts que les textes anglais, est un nouvel exemple de la tendance intuitive et généralisatrice du français.

Voici quatre exemples tirés d'une même annonce relative à un hôtel qui aboutissent à un même déictique.

Renowned European Cuisine : Sa cuisine
Epicurean Wine Cellar : Ses vins fins
Scenic Aerial Chair Lifts : Son monte-pente pittoresque
Private Heated Swimming-pool : Sa piscine.

On remarquera par contre que le français a tendance de plus en plus à utiliser en publicité l'image comme déictique, de même qu'il utilise des flèches, des symboles, des notations conventionnelles sur les panneaux de signalisation et les avis officiels. Le français, moins déictique que l'anglais dans sa structure, a besoin de signes concrets pour s'exprimer pleinement.

§ 238. *L'article défini* : En français, et dans une certaine mesure en anglais, l'article défini est une marque caractéristique de l'allusion prestigieuse ; puisqu'en effet ce déictique doit obligatoirement faire allusion en français à un fait connu (*Le problème de la Sarre*), son emploi en dehors de toute allusion précise aiguille l'esprit vers des allusions prestigieuses ; d'où "*le poulet Marengo*", *le canard de Brome*" et autres petits plats qu'on trouve sur tous les menus qui se veulent chic ; noter "*le sorbet maison*", où "*maison*" est également une marque prestigieuse, s'opposant à tous les autres établissements qui font des sorbets. On a relevé récemment quelques exemples de ce déictique en anglais : sur un nouveau "*Cunarder*", les salles sont indiquées par "*The Theatre*", "*The Lounge*", "*The Buttery*" (également le nom d'un bar à Mayfair) ; on trouve maintenant des magasins s'intitulant "*The Bootery*", "*The Pet Shop*", ce qui représente peut-être une influence du français dans le domaine du commerce de luxe, où le snobisme joue beaucoup et où les termes français abondent. (La situation inverse est vraie aussi en français.)

§ 239. *Le "that" affectif de l'anglais.*

Il convient de traiter à part, le cas du "*that*" affectif anglais, qui doit s'entendre comme renvoyant le lecteur à un fait bien connu ; la difficulté de la traduction réside dans le fait que de telles allusions sont souvent ignorées du public français (la difficulté est moindre lorsqu'on traduit pour un public canadien) et qu'il faut par conséquent recourir à des **adaptations** (246 sq.) plutôt qu'à des équivalences.

En voici quelques exemples :

— Dans un texte de J. & S. Alsop (*The Herald Tribune*, octobre 1955) où il n'a jamais été question de yacht, on relève la phrase suivante : "*She had better not buy that yacht, or do they spare her feelings by suppressing the bad news?*". Il faut voir dans "*yacht*" un exemple typique de "*dépense à ne pas faire*" et traduire par une équivalence française : "*Ce n'est pas le moment de jeter l'argent par les fenêtres*". Il n'est pas sûr, en effet, qu'une traduction : "*Ce n'est plus le moment d'acheter un yacht*" ne créerait pas d'ambiguïté dans l'esprit du lecteur.

— On connaît l'affiche célèbre de Bovril représentant un passager en pyjama à cheval sur une bouteille du produit en question, et souriant de toutes ses dents ; la légende proclame : "*Prevents that sinking feeling*". Il y a là allusion prestigieuse (bien que désagréable) aux nausées du mal de mer, trop connues de tous les voyageurs empruntant

la Manche, mais dont on aime mieux ne point trop parler, — sinon par allusion. Ce slogan est suffisamment passé dans les mœurs pour qu'on apprécie la phrase suivante de P.G. Wodehouse, qui devient une allusion à une allusion : "*And I get that sinking feeling in the morning*". Les Français, moins enclins à emprunter les voies maritimes, ne sont pas hantés par le mal de mer. Il faudra donc rechercher d'autres maux de nature à affecter la santé des gens le "*morning after*" (la gueule de bois?) : "*Vous savez comme on se sent tout chose le matin au réveil*"; "*on a l'estomac tout barbouillé en se levant*"; "*vous savez*" et "*on*" sont des dilutions de l'aspect prestigieux de "*that*".

— A propos du changement d'heure : un journal rappelle à ses lecteurs "*And don't forget that clock on retiring!* : Surtout n'oubliez pas votre pendule avant de vous coucher!".

— Lors d'une tempête de neige, des automobilistes ont été asphyxiés par les gaz de leur auto, parce qu'ils n'avaient pas ouverts les fenêtres : "*The best advice is to keep those car windows open* : le meilleur conseil qu'on puisse donner est de bien tenir les glaces ouvertes". "*Bien*" est une compensation.

— "*It's a name [litterbug] a good many of us might well think of when we're about to toss that empty package out of the window of a car* : C'est une épithète à laquelle beaucoup d'entre nous feraient bien de penser lorsque nous sommes sur le point de jeter un paquet de cigarettes vide par la portière."

— Il est d'usage aux Etats-Unis de distribuer des cigares lors de la naissance d'un enfant. D'où cette remarque : "*Now we're ready for those cigars* : C'est le moment où jamais de passer les cigares" (cf. "*de payer une tournée*", équivalence métalinguistique).

— Dans une réclame d'automobile, on déclare que l'auto est si stable que : "*It sticks to the road like that white line!*" Il faut savoir qu'il y a, sur les routes nord-américaines, une ligne de peinture blanche qui divise la chaussée en deux : "*Elle colle à la route comme la traditionnelle ligne blanche!*" Dans un pays qui n'aurait pas de ligne blanche (ou qui utiliserait une autre couleur, le jaune par exemple), il faudrait transposer l'image.

— Un effet semblable, quoique généralement péjoratif, est obtenu avec "*this/these*" : "*He is one of these artistic chaps (Galsworthy)* : C'est encore un de ces artistes..." (dilution de "*these*" par "*encore*" et la ponctuation).

En terminant, citons le cas d'un anglicisme causé par une traduction-calque de "*that*" prestigieux : En parlant du bricolage américain, Y. Philip (*Le Devoir*, Montréal, 21 novembre 1955) écrit :

"Ce n'est pas par hasard qu'une photo de la Reine du Do-It-Yourself à l'exposition d'Oakland... nous la montre perchée sur son escabeau, tenant d'une main un marteau prêt à s'abattre sur *ce* malencontreux index de la main gauche". Pour qui a fait du bricolage, ou qui a lu Jerome K. Jerome, l'index en question est très significatif. Mais l'allusion n'est pas courante en français sous cette forme. On aurait pu chercher l'équivalence vers : "et gare aux doigts !"

§ 240. Allusions figées dans le lexique :

L'analyse des UT d'un message fait ressortir clairement certains segments entiers qui forment un tout et constituent une allusion, non pas tant à une situation particulière qu'à un type général de situations. Nous voulons parler des idiotismes, clichés, *elegant variations*, etc. qui sont généralement dépourvus de toute marque particulière et supposent donc chez le traducteur une bonne connaissance du "répertoire" ".

Les clichés :

Fowler a donné une définition célèbre, sinon claire, du cliché (*Modern English Usage*) sans arriver à cerner complètement la question. Le cliché est certainement "suffisamment typique pour être reconnu de prime abord", (Marouzeau, *Lexique de la terminologie linguistique*) et, dans la mesure où il est reconnu, risque de sombrer dans la banalité. Mais l'intérêt du cliché en stylistique comparée réside plutôt dans la recherche de son équivalence. L'utilisation du cliché peut être involontaire, "the first thing that comes into one's head" ; elle n'en demeure pas moins l'expression d'un conformisme linguistique, d'un souci stylistique qui tend vers les formules figées relevant, non plus de la parole, mais de la langue. A ce titre, un cliché forme une seule UT, et doit être, si possible, rendu par une UT équivalente. Comme le souci de recourir aux clichés provient en général d'un désir d'éviter les répétitions (*elegant variation*), il se peut que LA n'en ait pas besoin : on sait que l'anglais ne craint pas les répétitions, au contraire. On doit donc s'attendre à ce qu'il y ait plus de clichés en français qu'en anglais : "Le français, écrit Bally (*LGLF* § 571) est une langue où il est extrêmement facile de parler et d'écrire en enfilant des clichés. [... Le Français a] le goût des formules définitives, des maximes frappées comme des médailles [et souvent] à base d'antithèse."

(44) Noter que les guillemets fonctionnent ici comme une marque d'allusion : les guillemets peuvent également donner une valeur péjorative à certains mots ; on peut les conserver en anglais, ou les rendre par des explétifs péjoratifs tels que "so called".

Le cliché est donc un cas particulier de la citation, une citation qui serait plus floue, parce que ne se rattachant pas à un texte précis, ni à la personnalité d'un auteur. Les stylistes anglo-saxons voient, sans doute avec raison, dans les clichés anglais une influence française ; c'est ce qui ressort d'une analyse des clichés cités par Partridge dans son *Dictionary of Clichés* ; mais il ne faudrait pas sous-estimer le nombre de clichés d'origine purement anglo-saxonne qui ne sont pas parmi les plus faciles à traduire ! Citons quelques clichés, accompagnés d'un essai de traduction par équivalence.

- une déclaration marquée au coin du bon sens :
bearing the hallmark of common sense.
- mener une vie de chien : to lead a dog's life
- Engine troubles were the order of the day :
Le moteur faisait des siennes. (Fam. On avait la poisse)
- He's an asset to the firm :
C'est un précieux collaborateur. Il nous rend de grands services.
- You could have knocked me down with a feather :
J'en suis resté sidéré, estomaqué, etc.
- You could have heard a pin drop :
On aurait pu entendre voler une mouche.
- Was my face red? : Je ne savais plus où me mettre.
- It was sitting there all the time : Il me crevait les yeux.
- He is on the payroll : Il émarge au budget "

§ 241. Allusions figées dans le message :

Les clichés sont dans la langue, et ne portent pas de marque de fabrique : ils sont traditionnels, bien qu'il en naisse tous les jours de nouveaux ; on ne connaît en somme que ceux qui ont réussi.

Les allusions figées dans le message diffèrent des clichés en ce qu'elles ont une origine individuelle, qu'elles se réfèrent à un auteur, à un livre, ou encore à un fait historique connu. Elles font donc partie du patrimoine culturel d'une nation, et on peut fort bien concevoir

(45) On remarquera que certains clichés existent sous une même forme dans les deux langues : il peut s'agir de calques. On classera parmi les clichés les groupes allitératifs ("by fits and starts", "as large as life", "fair and square") dont certains relèvent d'une très ancienne habitude germanique, cf. "kith and kin", "wear and tear" ; d'autres sont nés au Moyen-Age, où pendant les époques de bilinguisme on exprimait fréquemment la même idée avec un mot roman et un mot germanique : "aid and abet", "hue and cry". L'habitude est restée dans la langue moderne, et nombre de ces expressions devront être ramenées en français à un terme unique : "for the comfort and convenience of our patrons... : Pour la commodité de notre clientèle..."

que deux Etats parlant la même langue n'aient pas le même répertoire d'allusions littéraires ou historiques ; c'est souvent le cas des textes britanniques par opposition aux textes américains.

Pour dépister ces allusions, il faut consulter des dictionnaires spécialisés et surtout avoir beaucoup lu. On aura ainsi le flair voulu pour reconnaître au passage des citations qui sont fondues dans le corps du texte. Car, si les allusions ont parfois des marques : guillemets, références à l'auteur, renvoi à un ouvrage, majuscules, etc., il arrive fréquemment qu'elles ne soient caractérisées que par une marque sémantique, sorte d'aura qui les détache sur le fond structural du message. Un texte qui commencerait par "Fourscore and seven years ago..." devrait attirer par son archaïsme l'attention du traducteur qui par hasard n'y reconnaîtrait pas une allusion au discours de Lincoln à Gettysburg. "The unkindest cut of all" (le coup de pied de l'âne) se distingue également par son étrange superlatif. Mais il ne faudrait pas trop s'y fier ; l'explication détaillée d'un texte à des étudiants de licence est révélatrice à cet égard. Telle allusion qui semble transparente au professeur échappe complètement à l'apprenti-traducteur, auquel on conseille dans la marge "Lisez beaucoup d'auteurs et de genres variés". Dans un dialogue, par exemple, une phrase comme : "Mr. Ponsonby, I presume?" peut être une allusion au célèbre "Dr. Livingstone, I presume?" de la rencontre Livingstone-Stanley en Afrique. Même dans des textes diplomatiques ou scientifiques, des citations peuvent se glisser et les Anglo-Saxons en sont friands. Leur dépistage demande une vaste culture littéraire, puisqu'il faut non seulement les reconnaître au passage, mais aussi leur trouver des équivalents appropriés en LA. En voici quelques exemples :

— LE MIRACLE DE LACQ : UN TRÉSOR EST CACHÉ DEDANS. (*Le Monde*, 28 août 1956). Référence à la découverte de gisements de pétrole. On pourrait rendre ce titre par LACQ STRIKES OIL : A CASE OF TREASURE TROVE, ou, pour employer un autre cliché, PROSPECTING DREAMS COME TRUE.

— "When lawyers get together, however, they, like the Walrus, consider it time to talk of many things..." (*The New York Times*, 2 sept. 1956). On reconnaît une allusion au livre de Lewis Carroll, *Through the Looking-Glass* et bien que ce livre ait été traduit en français plusieurs fois, il semble difficile de supposer chez le lecteur français une familiarité suffisante avec ce classique de l'humour anglais. On pourrait dire "Mais quand des avocats se rencontrent, ils considèrent, comme le phoque de Lewis Carroll, que le moment est venu d'aviser..."

- "Ce n'est pas aussi simple qu'un vain peuple le pense : There's more in it than meets the eye."
- ou encore cette adaptation de la célèbre phrase de Beaumarchais qui pourrait s'appliquer au présent manuel : "Etudiez, étudiez, il en restera toujours quelque chose : Keep at it. Some of it is bound to stick."
- "Wise Men of the East Go West by CPR" (Slogan créé pour le Canadien Pacifique par William van Horne en 1896) : la difficulté réside dans une triple allusion (1) jeu de mot sur "Wise Men" et les gens sensés (2) l'est du Canada et l'Orient (3) allusion au fameux conseil de Greeley "Go West, young man!" On pourrait rendre cette phrase par : "Aujourd'hui dans leur sagesse les Trois Mages feraient le voyage par le CPR" ou, par adaptation, "De nos jours, Philéas Fogg aurait pris le Canadien Pacifique".
- "There's no royal road to learning : Travaillez, prenez de la peine." Ce dernier exemple relève déjà de la citation, car pour traduire cette expression que l'on relève un peu partout dans les ouvrages de pédagogie, il faut chercher une allusion équivalente, et c'est sans doute dans le domaine littéraire qu'on la trouvera.

§ 242. Formules-réflexes :

Les formules réflexes, pour reprendre l'expression proposée par M. Théron. (*Du Tac au Tac*, Didier, 1955), sont très souvent des « tournures elliptiques, des constructions [...] d'origine ancienne ou obscure [...] devenues, par les caprices de l'usage, monnaie courante dans la langue parlée ». Il est évident que seule la situation peut nous renseigner sur leur véritable signification et c'est par la situation que nous trouverons des équivalents acceptables en LA.

- Hold the fort! : Je vous confie la maison! (Dit à quelqu'un qui reste au bureau, pendant qu'on va faire une course en ville) ou encore : Gardez nos places !
- Wrong number! (Au téléphone) : Vous vous trompez de numéro !
- You've had it! : Vous pouvez vous mettre la ceinture.
- Ça lui pend au nez : He's got it coming to him.
- Vous ne m'avez pas regardé: What are you trying to put over?
- Lady, you've just made it! : Alors, la p'tite dame, il était moins cinq !
- Be good! : Pas de blagues, hein !
- That's the story : Et voilà !
- Down! (à un chien) : Couché ! Bas les pattes !
- Down! (dans l'ascenseur) : On descend ! Pour la descente !

§ 243. **Affiches et avis officiels** : Un cas particulier du cliché et de l'allusion figée est celui du style officiel, employé dans des circonstances bien définies : écriteaux, titres d'articles, avis, affiches administratives, etc. et dont nous sommes partis, à l'origine, pour démontrer l'importance de l'équivalence et du recours à la situation (cf. Préface, page 17). En voici quelques exemples typiques : on remarquera qu'ils constituent en fait des modulations ou des transpositions figées.

- Keep off the grass : Ne marchez pas sur le gazon.
- Under new management : Changement de propriétaire
- Men at Work : Travaux en cours
- Drive slowly : Marchez au pas
- To the boat : Accès au paquebot
- To the tracks : Accès aux quais
- To the trains : Accès aux quais
- Clearance 10 ft : Hauteur libre 3 mètres
- Closed for Holiday (U.S.: vacation) : Fermeture annuelle
- Slippery when wet : Chaussée glissante par temps humide
- Winding Road : Virage sur 2 kilomètres⁴⁶.

§ 244. Aux citations, il convient d'ajouter les proverbes, qui ont l'avantage d'être assez facilement repérables par leur fréquence et leur caractère de maxime qui découle d'une stylistique assez spéciale : "Like father, like son". "Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée", etc. On trouvera assez facilement, dans des répertoires ad hoc, les équivalents des proverbes d'une langue à l'autre, puisqu'en général la "sagesse des nations" a fait partout les mêmes découvertes. Il faut noter cependant que la traduction d'un cliché ou d'un proverbe, qui constitue évidemment une surtraduction, permet d'obtenir à bon marché de la couleur locale. Par exemple, "as like as two peas" (se ressembler comme deux gouttes d'eau) peut être rendu, avec un gain stylistique, par : "se ressembler comme deux petits pois". Le procédé est facile, et partant dangereux, sauf dans les ouvrages satiriques ou humoristiques dans lesquels on campe des personnages étrangers (cf. les calques français de Hercule Poirot dans les romans d'Agatha Christie; et ceux, plus nuancés, d'Audré Maurois dans ses livres sur les Anglais.)

La traduction des allusions aux proverbes est donc délicate, à

(46) L'analyse de ce besoin de précision (sur deux km) est intéressante. L'anglais suppose que l'automobiliste s'apercevra de lui-même que la route cesse à un moment donné de faire des lacets, alors que le français préfère le lui dire d'emblée. Cf. l'écriteau d'une précision extrême, qui a sans doute contribué auprès des touristes étrangers à donner au français la réputation d'une langue claire : PARIS A 600 METRES (Gare St-Lazare).

moins que les deux langues connaissent le même proverbe. On en jugera par cette citation d'Ogden Nash : "I prefer charity to hospitality, because charity begins at home, but hospitality ends there : Je préfère la charité à l'hospitalité, car si charité bien ordonnée commence par soi-même, il n'y a pas d'hospitalité bien ordonnée."

§ 245. Allusions figées dans la métalinguistique :

Il nous reste une dernière sorte d'allusion, dont le domaine est celui des faits et gestes de tous les jours, des coutumes, des traditions, du *way of life*, comme disent les Américains. Elles nous fournissent en fait une transition pour aborder notre dernier chapitre du message, l'adaptation. En effet, ces allusions portant sur des faits très particuliers, intimement liés à la vie d'une nation, il faut renoncer à toute traduction et chercher simplement à faire comprendre au lecteur de quoi il s'agit.

Pour prendre un exemple typique, citons le fait que les villes américaines sont fréquemment traversées par la voie du chemin de fer ; les habitants se sont répartis de chaque côté de la voie, de sorte qu'il y a un côté chic et un côté moins chic à chaque ville, "a right side and a wrong side of the tracks". Cf. "He lives on the wrong side of the tracks : Il n'est pas de notre milieu." C'est ainsi qu'on doit interpréter cette remarque d'Ogden Nash : "And she at once assigns you to your proper side of the tracks, and which is not the right one". Puisque ce trait culturel n'existe pas en France (il existe au Canada), il faudra recourir à une image parallèle, bien que différente : "Elle se dépêche de vous replacer à votre rang de l'échelle sociale, de préférence vers le bas".

Mais, pour bien comprendre le mécanisme de ces équivalences, il convient de pénétrer plus profondément dans le domaine de la métalinguistique ; c'est ce que nous allons maintenant faire.

CHAPITRE VII

L'ADAPTATION ET LES FAITS DE MÉTALINGUISTIQUE

§ 246. Nous avons à plusieurs reprises évoqué le concept de **métalinguistique** comme une sorte d'ultima ratio vers laquelle on peut se tourner lorsqu'on est à court d'explications structurales. Du moins avons-nous retardé jusqu'à maintenant un développement plus considérable, permettant de délimiter l'aire de ce terme et d'en explorer brièvement le contenu.

On peut se demander, en effet, de tous les rapprochements cités au cours des pages antérieures, s'ils sont l'effet d'un hasard ou les traces linguistiques d'une attitude philosophique ou psychologique. Évidemment, notre réponse a été donnée déjà, et en maints endroits ; si nous avons pensé en effet que les divergences de moyens stylistiques et de démarches étaient purement fortuits, ce livre n'eût pas été écrit ou il l'eût été d'une autre façon. On peut toujours rapprocher deux séries de faits ou d'objets, mais leur rapprochement ne prend un sens que dans la mesure où ils représentent deux aspects d'une même réalité. Nous avons donc postulé, au moins implicitement, tout au long de ces pages, que les deux langues étaient comparables, et cela à travers le pont sémantique de la traduction.

Il y a donc, dans notre propos, le sentiment qu'un rapport existe entre le monde extérieur tel que nous le concevons et la forme linguistique de nos pensées, de notre culture. L'idée est essentielle, sinon nouvelle ; on la trouve formulée ou sous-entendue dans des ouvrages comme ceux de Vossler, Cassirer, von Humboldt, Bally, Malblanc, et les termes utilisés pour désigner le rapport entre la langue et la conception du monde, le *weltanschauung* et la structure, ont varié suivant les auteurs. Peut-être l'expression la plus populaire est-elle la référence au "génie" d'une langue⁴⁷.

(47) cf. K. Vossler, *Geist und Kultur in der Sprache*, Heidelberg, 1925.

Un groupe de linguistes américains, notamment Whorf et G.L. Trager, se sont efforcés d'éclaircir les rapports entre la langue et l'ensemble des activités sociales et culturelles d'un groupe ethnique donné ; même si leurs travaux et ceux qui vont dans ce sens⁴⁸ n'ont pas encore abouti à une technique d'enquête utilisable, nous pouvons prendre comme point de départ la définition que Trager donne du mot "métalinguistique" (metalinguistics), qu'il a contribué à populariser :

« Language [is...] one of the systematic arrangements of cultural items that societies possess. A culture consists of many such systems: language, social organization, religion, technology, law, etc. Each of these cultural systems other than language is dependent on language for its organization and existence, but otherwise constitutes independent systems whose patterning may be described. ...The full statement of the point-by-point and pattern-by-pattern relations between language and any of the other cultural systems will contain all the 'meanings' of the linguistic forms, and will constitute the metalinguistics of that culture. » (G.L. Trager, *The Field of Linguistics*. S.I.L. Occasional Papers N° 1, 1949).

§ 247. Disons donc que nous entendons par "métalinguistique" l'ensemble des rapports qui unissent les faits sociaux, culturels et psychologiques aux structures linguistiques. Cet ensemble très vaste, "a greatly expandable field" comme le dit Trager, nous est fourni par un double courant de forces : nos conceptions de l'univers, nos schèmes sociaux et culturels influencent notre langue ; mais de son côté, la langue, s'interposant entre nous et l'univers extérieur, colore et analyse ce dernier. Déjà Cassirer avait pu dire que les différences entre les langues reposent moins sur des différences de phonèmes ou de signes que sur des conceptions différentes de l'univers.

Il y a donc interaction entre l'univers et le langage ; et Whorf exprime bien cette dualité par ces deux phrases : « We dissect nature along lines laid down by our native languages » (projection des catégories linguistiques sur l'univers) et « The study of the structural-semantic categories... yield significant information concerning the "thought-world" of the speakers of the language » (influence de l'univers sur les catégories linguistiques).

Autrement dit, si l'Anglais aime les tours passifs, c'est parce qu'il

(48) On a récemment réuni tous les écrits de Whorf en un seul volume : *Language, Thought and Reality*, New York, Wiley, 1956 ; la discussion des théories de Whorf se trouve exposée dans *Language in Culture* (H. Hoijer, ed.), American Anthropological Association, Memoir 79, 1954.

conçoit le procès comme imposé au locuteur, qui reste passif ; inversement, puisque chaque petit Anglais reçoit de ses parents une langue qu'il n'a pas contribué à façonner, c'est parce que les tours passifs abondent en anglais qu'il conçoit le procès sous un angle imposé, donc passif.

Il serait vain de vouloir ici démêler ces deux courants, qui coexistent et jouent tous deux un rôle important. «Language is at one and the same time helping and retarding our exploration of experience, and the details of these processes of help and hindrance are deposited in the subtler meanings of different cultures.» (Whorf). Il est donc légitime de rechercher une explication de certains phénomènes linguistiques, surtout ceux du domaine de la stylistique, ailleurs que dans la structure pure et simple.

§ 248. Divergences métalinguistiques :

Puisqu'il semble bien acquis qu'une langue est à la fois le miroir d'une culture et son instrument d'analyse, il ne faut pas s'étonner que les divergences entre deux langues soient particulièrement nombreuses sur le plan de la métalinguistique. Et par conséquent, plus grande est la divergence entre les cultures des deux langues rapprochées, et plus il est difficile de traduire. Les linguistes américains qui étudient les problèmes de traduction à l'heure actuelle préfèrent tout naturellement rapprocher une langue de grande culture (anglais) avec une langue de culture locale (zuni, shawnee) ; E. Nida, que nous avons déjà cité à propos de la parabole du figuier, montre notamment que certains Indiens n'ont pas de terme correspondant à "frère" ou "sœur", ou ne boivent pas de vin, ou n'élèvent pas de veaux, et par conséquent ne peuvent comprendre, pour des raisons culturelles, certaines images essentielles de la Bible. Pour les leur faire comprendre, il propose des "adaptations" : il garde le sens, mais prend ses éléments significatifs dans d'autres domaines.

Il serait intéressant à cet égard de classer les langues rapprochées selon la fréquence du recours aux traductions obliques, surtout quand ce sont des adaptations. Et sous ce rapport, malgré ce que semble penser E. Nida, nous dirons que l'anglais et le français sont aussi divergents, sinon plus, que l'anglais et certaines langues amérindiennes et que, si les ethnologues ont cru devoir partir aux Antipodes pour trouver des schèmes nouveaux de culture et de pensée, la simple traversée de la Manche leur en aurait appris tout autant sur le plan de la métalinguistique.

Examinons certains points à propos desquels cette assertion semble pleinement justifiée.

§ 249. Découpage différent de la réalité :

Les ethnologues sont friands des exemples de "découpage", parce qu'ils frappent l'esprit particulièrement nettement. Le découpage du spectre en couleurs est ainsi l'un de leurs exemples favoris : on cite des Indiens dont la langue ne distingue pas entre le rouge et le brun, ou entre rouge-brun-noir, ou entre blanc-gris-bleu pâle, etc. Plus près de nous, on cite le gallois, pour lequel on pourrait poser le schéma ci-dessous :

<i>gallois</i>	<i>anglais</i>
glas	blue
	green
	grey
llwyd	brown

Pour un Gallois, le ciel est "glas" et l'herbe est "glas" et la mer est "glas". Point n'est besoin cependant d'aller si loin, puisque le même phénomène existe entre l'anglais et le français. Soit la couleur "brown" :

<i>anglais</i>	<i>français</i>
brown	roux
	brun
	bistre
	bis
	marron
	jaune
	gris

Le découpage du français est donc beaucoup plus nuancé dans ce cas, comme on le verra par les exemples suivants : "brown eyes : des yeux bruns" ; "brown butter : du beurre roux" ; "brown pencil : un crayon bistre" ; "brown shoes : des chaussures marron" ; "brown bread : du pain bis" ; "brown paper : du papier gris" ; "brown hair : des cheveux châtons", etc. Il est à noter qu'au Canada beaucoup des distinctions de la colonne de droite n'existent pas, et que le mot "brun" tend à prendre une extension comparable à celle de "brown". Autres exemples de découpage différent de la réalité :

§ 250. a) *Le temps* : le découpage de la journée en après-midi, soir ou soirée, et nuit, n'est pas absolument le même dans les deux langues. Nous pouvons dire : "quatre heures du soir", ou "de l'après-

midi"; l'anglais ne dit guère que "Four o'clock in the afternoon". "French night at University College" sera "Soirée française à l'université"; "good night" recouvre à la fois "bonsoir" et "bonne nuit".

§ 251. b) *Bâtiment* : Dans les fermes américaines, les vaches et les chevaux sont abrités dans un même bâtiment où l'on met aussi le foin et qu'on appelle "barn". Notre distinction entre "étable" et "écurie" n'a donc pas lieu de s'appliquer. Cependant "stable" s'emploie pour les chevaux de selle et de course.

§ 252. c) *Métiers* : Comme nous l'avons vu, l'organisation du commerce de détail aux Etats-Unis tend à effacer certaines distinctions qui restent valables dans la vie française. Avec la diffusion des magasins d'alimentation (supermarkets), les charcuteries (cf. Br. pork-butcher's), poissonneries, (cf. Br. fishmonger's), crémeries et même boucheries n'ont plus de raison d'être, ou sont ravalées au rang de "counters" (fish counter, meat counter). Dans certains cas "delicatessen store" pourra se rendre par "charcuterie".

§ 253. d) *Mesures* : L'anglais utilise fréquemment la notion de poids pour caractériser la réalité; c'est déjà vrai pour le calibre des balles et obus, donné en livres et non en pouces ou millimètres (a 3-pounder shell); mais c'est vrai aussi pour les personnages d'un roman: "He had blue eyes, close-cropped hair and weighed 180 lbs. : Assez corpulent, il avait les yeux bleus et les cheveux en brosse". D'ailleurs, l'ensemble du système de mesures anglo-saxonnes, restées traditionnelles et même locales dans certains cas, reflète une pensée essentiellement concrète et respectueuse de la tradition: le yard anglais est différent du yard USA et canadien, et les « coefficients de conversion... sont sujets à révision lors de toute nouvelle détermination des unités anglaises » (Bernot, J., *Échelles de conversion*, Dunod, 1950).

Remarquons en passant, toujours à propos de la subdivision différente de l'espace, que l'Américain découpe sa ville en "blocks" (pâtés de maisons) et non en rues; le résultat final revient évidemment au même, mais ce découpage représente en fait une modulation (227) dans le domaine métalinguistique.

Au lieu de dire comme la traductrice d'une nouvelle de Scott-Fitzgerald, parue dans la *Revue de Paris* (octobre 1956) : "...et elle

savait qu'à deux blocs de maisons, devant l'hôtel Marlborough, elle trouverait facilement un taxi", nous proposons: "Elle savait qu'à moins de deux cents mètres (ou: deux rues plus loin), etc."

§ 254. e) *Repas* : Les repas ne sont pas les mêmes d'un pays à l'autre, le fait est bien connu. On mange la soupe (on la trempe) en France le soir, en Angleterre à midi (thick or clear). Dans le nord de l'Angleterre, le "high tea" est le dîner, et non le thé: on le prend vers 6 heures. Le repas de midi, en Amérique du Nord, est certainement plus succinct et plus rapide que le repas de midi en France. "Dinner" est le repas du soir aux Etats-Unis, mais le dimanche et lors de certaines fêtes de l'année, telles que Thanksgiving, Noël et le Jour de l'An, il se prend vers une heure de l'après-midi. Le Français qui est invité à venir "have Sunday dinner with us" devra donc se garder d'arriver vers sept heures du soir. Notre expression vieillie "demi-tasse" a encore cours outre-Atlantique pour désigner la petite tasse de café que certains prennent après le repas, et non en même temps, comme c'est le cas ordinairement. Tous ces faits sont bien connus, mais n'en posent pas moins des problèmes de traduction; on pourra les résoudre le plus souvent en rapprochant des faits culturels différents, mais qui jouent un même rôle: p. ex. le goûter que les enfants français emportent à l'école (pain, tablette de chocolat) correspond à la pomme que les enfants anglo-saxons emportent à leur école et qui est passée dans les mœurs au point qu'une corbeille de pommes, dans les vitrines des magasins en septembre, suffit à évoquer la rentrée des classes. Comme cette coutume est généralisée au Canada, on traduira facilement pour un public canadien "the sight of those apples announced the re-opening of school: la vue de ces pommes annonçait la rentrée des classes"; pour un public français, il vaudrait mieux chercher une adaptation vers les expositions de livres, cartables, bérets, crayons qui préludent également à la rentrée des classes.

Pour rester dans le domaine gastronomique, nous ne pouvons que constater des lacunes métalinguistiques qui se traduisent le plus souvent par des lacunes linguistiques: des mouillettes pour les œufs, l'opposition entre mie et croûte, voilà deux lacunes lexicologiques bien connues (52) qui ont la métalinguistique pour base. De même, sur les menus anglais ou américains apparaît souvent la rubrique "Beverages". Le mot est un faux amis, car il n'a ni la nuance médicale de breuvage, ni l'extension de boisson. C'est un terme générique sans équivalent en français pour désigner le lait, le café, le thé et

le chocolat. Il a sa place dans une civilisation où la distinction entre boissons alcooliques et boissons non alcooliques est appliquée systématiquement ("drink" employé seul est en général alcoolique, par opposition à "drink of water"). Il n'y a guère d'autre solution que de remplacer ce terme général par des termes particuliers que le contexte appelle. Il y aurait des adaptations de ce genre à rechercher pour les termes militaires, par ex. la soupe, le rata ; l'américain *chow*, *chow line*, *K-rations*, l'anglais *tea* (le nom du repas du soir dans l'armée britannique, donc l'équivalent de soupe⁽⁴⁹⁾). Citons en passant un faux-ami de structure qui relève de la métalinguistique et qu'une traduction littérale rendrait vraiment dangereux : "Il avala d'un trait son petit verre" (Maupassant).

§ 255. f) *Vie sociale* : Lorsque l'anglais parle de "residential areas", il évoque des quartiers où il n'y a pas de commerçants. Même dans les "beaux quartiers" de Paris (sauf autrefois dans les avenues de l'Etoile), il y a des commerçants, et ce mélange surprend toujours les Anglais qui visitent Paris. Mais le découpage différent des zones d'habitation peut avoir des échos dans un texte : une adresse, par exemple, n'est pas indifférente dans un roman ; force est au traducteur de rechercher un effet équivalent, à moins qu'il se résigne à perdre la nuance, ou à mettre une note, suprême recours qui équivaut le plus souvent à une défaite. Le développement urbain fait que "suburban" a une tout autre valeur que "faubourien" ; il correspond souvent en effet à notre mot "bourgeois". Il y a déjà longtemps qu'en Angleterre et en Amérique la classe moyenne préfère se loger en dehors de la ville plutôt que dans les quartiers du centre ; "le quartier des affaires", "le centre", pourront sans doute évoquer le "downtown" ou le "business center" américain, l'opposition entre Paris et la province (provincial France) rappeler celle de "town and country", qui est vieillie. Mais que dire de "sitting on the porch", sinon "prenant le frais sur le pas de sa porte", ce qui fait un peu pipelet. De même, le claquement des portes d'ascenseur en France risque de ne pas porter sur un public américain, non plus que le fait de s'asseoir sur les bancs du square, réservés en somme aux classes inférieures aux Etats-Unis, ni le "No loitering" qui trahit une conception très particulière de la vie en commun, à l'opposé de celle des populations latines, particulièrement dans les pays du midi.

(49) Pendant la guerre de 1914-18 l'opinion publique française fut surprise de lire dans les journaux que les Britanniques prenaient "le thé", et en conçut quelque inquiétude quant à leur valeur militaire.

§ 256. g) *Les écoles et les universités* : Pour ne prendre qu'un simple exemple, les cours universitaires sont généralement affublés d'un numéro en Amérique du Nord ; c'est très commode, mais comment traduire "French 101" ? En Sorbonne, les cours portent un titre et non un numéro ; on s'y réfère couramment en citant le nom du professeur. "French 101" pourra se traduire, à la rigueur, par "le Cours 101", le contexte indiquant qu'il s'agit de français, ou en donnant le sujet du cours sans mention du numéro.

Il y a plus : le mot "science" aux Etats-Unis ne comprend pas les mathématiques, les "humanities" n'englobent pas l'histoire et la géographie et probablement pas la linguistique ; les "students" peuvent être des étudiants ou des élèves du secondaire, et un "college" ou une "university" tient à la fois des grandes classes d'un lycée, de la propédeutique et de l'université proprement dite. Le mot "teacher" s'applique aux instituteurs et aux professeurs des écoles secondaires ; par contre, le titre de Professeur, suivi du nom propre semble réservé en France à des chirurgiens ou à des docteurs professeurs de médecine, mais non à des professeurs en Sorbonne, qu'il semble plus naturel d'appeler M. X que : le professeur X.

§ 257. Incidence de ces faits sur la traduction :

Les faits que nous venons brièvement de rappeler sont connus des traducteurs qui ont vécu à l'étranger et étudié attentivement les coutumes et les habitudes de pensée des peuples dont ils apprennent la langue. Nous les avons cités pour montrer que les divergences culturelles et métalinguistiques peuvent obliger à des traductions obliques, faute de quoi on perd un effet particulier de l'original ou même on aboutit à un véritable contresens. Voici quelques exemples de ces faits :

Soit la phrase "He shook me by the hand" ; puisque les poignées de main sont rares en pays anglo-saxon, c'est un fait digne d'être rapporté : on traduira par "Il me serra la main avec effusion". Les rapports entre membres d'une même famille nous ont déjà fourni l'exemple du père embrassant tendrement sa fille. Dans le même ordre d'idées, "he greeted his father" pourra très bien se traduire en français par "il embrassa son père" mais la réciproque n'est pas vraie, car cette dernière phrase ne se rendra par "he kissed his father" que s'il s'agit d'un enfant encore très jeune. Une personne qui entre dans une maison au moment d'un repas dira : "Bon appétit" et l'anglais pourra rendre cette exclamation par "Hello", "Hi!", "Hi,

there"; "On lui demanda sa carte d'identité" (la carte d'identité a existé au Canada pendant la guerre, mais a été abolie depuis) se rendra par "He was asked to show his papers".

On hésite à traduire automatiquement "hospital" par "hôpital", le terme français évoquant, à certaines époques tout au moins, la gêne sinon l'indigence. "I went to see him at the hospital" gagnera dans certains cas à être traduit par: "Je suis allé le voir à sa clinique". L'exemple de la bouteille de vin, cité plus haut (175) pourrait également figurer ici.

§ 258. Les coutumes épistolaires offrent plusieurs exemples du même genre. Nous avons déjà observé que "Dear Sir" n'est pas "Cher monsieur", mais simplement "Monsieur". "Dear Professor X" sera, suivant le cas, "Monsieur le professeur", "Cher Monsieur", "Monsieur et cher collègue". A la gamme de nos formules finales, si nuancées, ne correspond qu'un choix limité à "Yours truly" (Salutations distinguées), "Yours sincerely" (Veuillez agréer l'expression de mes sentiments les meilleurs) et "Yours ever" (Amitiés).

§ 259. Nous ne saurions mieux terminer cette série d'exemples que par le cas suivant qui concrétise un aspect caractéristique de la vie rurale française. Dans *Nationale 6* de Jacques Bernard, le père propose à sa fille d'installer chez eux à la campagne un petit élevage de poules et de lapins. La jeune fille accepte, et, prise d'enthousiasme, ne veut pas se contenter de ce qu'elle appelle: "un élevage banal comme dans une ferme" et elle ajoute: "Je tiens à faire les choses très bien, scientifiquement."

La traduction des remarques ci-dessus risque de ne pas porter, car "farming" ne s'oppose pas à l'agronomie, au contraire. La difficulté tient à ce que dans les pays anglo-saxons le machinisme agricole est plus répandu et l'agriculture, en Amérique tout au moins, est plus spécialisée.

Traduction proposée:

"I don't want the usual barnyard: I want a real chicken farm run on scientific lines."

Noter que le mot "farm" est maintenant accolé à "scientific", au lieu de s'y opposer.

CONCLUSION

En guise de conclusion, nous ne saurions mieux faire que de commenter les réflexions auxquelles s'est livré André Gide dans la préface qu'il a écrite pour sa traduction du premier acte d'*Hamlet*.

Il y fait le procès de ces traductions "si consciencieuses et exactes" qu'elles deviennent incompréhensibles en raison même de leur "littéralité" et qu'elles exigent par conséquent d'être réécrites. André Gide conseille donc aux traducteurs de ne pas traduire "des mots, mais des phrases", de façon à rendre le sens sans rien perdre de la pensée et de l'émotion exprimées par l'auteur. Ceci ne peut se faire que par "une tricherie perpétuelle" qui amène le traducteur à "s'éloigner beaucoup" du texte. Une dernière condition est que le traducteur connaisse toutes les ressources de sa propre langue (dans laquelle il traduit) et possède en somme les qualités d'un écrivain professionnel.

Applicant à ces conseils notre technique de la terminologie (App. 2) nous pouvons dégager un certain nombre de mots-clés.

1. "consciencieuses et exactes", que Gide assimile à "littéralité"
2. les phrases comme cadre de la traduction
3. "la tricherie", qui permet de biaiser avec les difficultés du texte
4. le conseil donné par Gide de s'éloigner beaucoup de la simple littéralité
5. le traducteur promu au rang de créateur dans le domaine littéraire.

Reprenons ces termes un à un.

1. Nous nous élevons contre cette mise en équation de l'exactitude consciencieuse et de la littéralité. Nous y voyons posé implicitement ce qui est pour nous un faux problème: Faut-il traduire littéralement ou librement? Nous répondons, et toutes les pages précédentes ont déjà répondu pour nous, que le choix s'établit non pas entre une traduction littérale et une traduction libre, mais entre une traduction exacte et une traduction inexacte. Grâce à la stylistique comparée,

on doit arriver à ne s'écarter de la littéralité que pour satisfaire aux exigences de la langue d'arrivée. En d'autres termes, on ne doit pratiquer la traduction oblique qu'à bon escient, et dans des limites nettement définies. On doit rester littéral tant qu'on ne fait pas violence à la langue d'arrivée. On ne s'écarte de la littéralité que pour des raisons de structure ou de métalinguistique et on s'assure alors que le sens est sauvé.

2. En second lieu, s'il est exact qu'on ne doit pas traduire des mots, il ne s'ensuit pas que le découpage de l'énoncé doive coïncider avec les phrases. La phrase est un message qui a besoin d'être analysé, sauf dans les cas exceptionnels où le message est traduit globalement. Nous avons essayé de mettre au point une unité de la traduction qui résulte d'une analyse méthodique du message. On a vu que très souvent elle ne se réduit pas au mot, mais, sauf exception, elle n'atteint guère l'ampleur d'une phrase entière.

3. La tricherie dont parle Gide est aussi un faux problème si on reconnaît que le passage de LD à LA exige l'emploi de certains procédés qui sont légitimes parce qu'ils tiennent compte des caractéristiques particulières aux deux langues en présence. Nous avons montré, par exemple, que la modulation, reconnue implicitement par les dictionnaires sur le plan du lexique, peut être étendue au message, où elle fournit un procédé contrôlable et parfaitement justifié.

4. Il est dangereux de conseiller au traducteur de s'éloigner de la littéralité, sans indiquer les limites de cet éloignement. Il faut délimiter la marge qu'on peut consentir au traducteur, et c'est ce que nous avons fait dans les cas de traduction oblique. Sur sept procédés de traduction, il y en a quatre qui précisément canalisent cette nécessité de l'éloignement. Le fait même d'établir des cadres est une garantie contre l'application inconsidérée du précepte de Gide.

5. Accordant à Gide que le traducteur doit (a) *bien connaître* la langue de départ (b) *bien posséder* la langue d'arrivée (qui en principe doit être sa langue maternelle), on ne peut quand même s'attendre à ce que tous les traducteurs soient des maîtres écrivains. Disons qu'une connaissance exacte des deux langues servie par un style correct permet déjà d'éviter la plupart des fautes qui déparent encore trop de traductions. On peut pousser très loin la connaissance d'une langue sans être pour cela un grand écrivain, et on peut aussi être à la fois bon écrivain et mauvais traducteur. Il semble que là encore nous ayons affaire à un problème mal posé.

On voit que nos préoccupations sont très proches de celles d'André Gide, mais que nous nous séparons de lui sur le choix des moyens. Là où il se fie surtout à l'inspiration et à l'art, nous préférons,

tout au moins pour commencer, l'utilisation de procédés soigneusement mis au point, et auxquels nous sommes arrivés par une comparaison méthodique des ressources des deux langues.

Dans le cas du français et de l'anglais, il semble bien qu'une étude de stylistique comparée doive s'appuyer sur certaines distinctions fondamentales :

d'une part l'opposition et l'interaction entre les structures, qui sont souvent des servitudes, et les modes de pensée, qui sont tantôt la cause et tantôt l'effet des structures ;

d'autre part l'opposition entre le plan du réel et le plan de l'entendement. Cette dernière, dont nous sommes redevables à A. Malblanc, s'est révélée particulièrement fructueuse. Elle nous a permis, en effet, d'expliquer bon nombre des divergences que nous avons constatées entre le français et l'anglais.